

nement embrasée, le corps éperdu et tressaillant sous les étincelles. Elle voulut se défendre, elle n'en eut pas la force. Depuis les heures d'amour qu'elle avait passées avec Parisis, elle n'avait jamais éprouvé pareille joie. Elle avait cru aimer Santa-Cruz, lui aussi l'avait appuyée sur son cœur, mais il ne l'avait pas ainsi métamorphosée.

— Qui êtes-vous donc ? dit-elle au marquis.

Comme il l'embrassait sous son masque, il sentit des larmes couler sur ses lèvres.

## XIV

*La coupe amoureuse*

— Ho hé là-bas ! cria mademoiselle de Saint-Réal qui trouvait que le marquis s'attardait un peu trop dans la traîne de Violette.

— On y va ! on y va ! répondit-il.

Et se penchant à l'oreille de Violette :

— Ne crains rien, murmura-t-il, c'est toi que j'aime.

Le marquis de Sommerson s'approcha gravement de mademoiselle de Saint-Réal.

— Dites-moi donc, lui dit-elle, vous faites l'école buissonnière ?

— Dites-moi donc, lui dit-il, pourquoi mettez-vous le diable sur ma route ?

— Le diable ! vous n'avez pas reconnu que c'était un ange ? Vous n'êtes pas trop bête, vous, vous mettez la main sur la plus adorable créature de Paris. Mais halte-là, elle s'est confiée à moi et je ne vous la confierai pas.

Violette, sur un signe de son amie, s'avança sur le devant de la loge. Elle obéissait, sans le vouloir, à un doux entraînement, puisqu'elle avait juré qu'elle resterait dans son coin. On causa beaucoup. On dit des folies, mais à travers les gaietés carnavalesques, le marquis eut l'art de jeter çà et là quelques mots de sentiment comme s'il connût bien Violette. En effet, elle n'était pas de celles qu'on prend par l'esprit, mais de celles qu'on prend par le cœur.

Il vint beaucoup de monde dans la loge, mais lord Sommerson ne laissa pas envahir Violette. Quoique Bérangère le détachât souvent d'une causerie trop intime, en disant qu'elle était jalouse, il continua son jeu passionné et sentimental tout en riant comme les autres.

Violette était bien heureuse, elle se retrouvait à ces premières ivresses lumineuses de

l'amour, qui sont pour l'âme comme l'aube qui se lève sur la nuit. Elle s'abandonnait à son cœur sans se demander l'explication de cet entraînement. Elle subissait, d'ailleurs, l'influence de la joie universelle qui se tremoussait dans la musique d'Offenbach et de Métra. Ce n'était pas Strauss qui conduisait l'orchestre, c'était le diable.

A quatre heures, quand le marquis proposa d'aller souper, elle ne fit pas de façons pour accepter, comme si elle dût continuer son rêve au Café Anglais. Elle aurait voulu que cette nuit durât toujours.

On arriva donc, pour souper, dans un salon réservé. Violette ne s'inquiéta pas du tout de la bonne ou de la mauvaise compagnie, elle alla s'asseoir entre mademoiselle de Saint-Réal et lord Sommerson. Ce n'était pas l'affaire de Bérangère, qui était fort amoureuse du marquis, mais elle pouvait bien se sacrifier pendant une heure, d'autant plus que le prince Rio était là.

Si le souper fut gai, si celui-ci fut spirituel, si celle-ci fut drôle, si tout le monde eut le diable au corps, Violette n'en sut rien, ni lord

Sommerson non plus. On avait beau les interpellé, rire de leur sentimentalisme, leur jeter des écorces de mandarines, des pépins de pommes d'api, ils étaient à mille lieues de là, tout entiers à leur chimère.

Violette, qui ne buvait jamais, trempait à chaque instant ses lèvres dans la coupe à vin de Champagne comme pour se mettre au diapason de la gaieté. A la fin, le Mumm lui monta à la tête, si bien que dans le tohu-bohu du départ, elle trouva tout simple de prendre le bras du marquis. Il était, d'ailleurs, plus irrésistible que jamais.

Cette femme, qui se croyait désormais imprenable, se laissa prendre comme la première venue. Le marquis l'avait tout d'un coup arrachée au passé, elle ne voyait plus que lui, elle ne se voyait plus elle-même.

Elle monta dans la voiture du marquis, en lui disant :

— Vous allez me conduire et vous me mettez à ma porte.

— C'est vous qui me mettez à la porte.

Lord Sommerson conduisit Violette au Grand-Hôtel.

Les Persans disent : « Si la porte s'ouvre pour une amoureuse ; l'amoureux passe comme son ombre. »

Quand Violette se réveilla de son rêve, il était trop tard. Le marquis l'avait conquise corps et âme.

— Adieu, lui dit-il avant le jour.

Elle tendit les bras : il était parti !

Elle soulevait sa chevelure comme pour échapper à la folie quand elle trouva — un premier poignard, — puis un second poignard — comme à Venise.

Elle se perdit à chercher ce mystère.

Vers midi, Bérangère vint la voir.

— Eh bien, ma chère Violette, vous en faites de belles, vous ! Vous me prenez mes amoureux ! Encore si vous les gardiez, je pourrais les retrouver, mais voilà que lord Sommerson est reparti pour l'Angleterre.

Violette était confondue.

— Reparti ! s'écria-t-elle.

Elle s'imaginait que cet amour nouveau allait durer cent ans.

— Oui, ma belle amie, il vient de me dire adieu par une dépêche télégraphique, il me

dit qu'il reviendra-z-à Pâques ou à la Trinité. Du reste, vous devez en avoir une pareille, car j'ai reconnu en bas l'homme du télégraphe.

Violette sonna pour demander la dépêche.

On la lui apporta, elle lut ces deux mots d'un regard ardent :

« *Toujours. Jamais.* »

— Je connais déjà cette légende, mais je ne la comprends pas, dit-elle en montrant la dépêche à son amie.

— Traduction libre : il vous aimera toujours, il ne vous oubliera jamais !

Violette porta la main à son cœur comme pour y enfermer son désespoir.

— Quand partons-nous pour Paris ? dit-elle à mademoiselle de Saint-Réal.

— Après-demain si vous voulez, car je n'ai plus que deux bals qui m'amuseront. Y viendrez-vous à ces bals ? Deux fêtes charmantes.

— Non. J'ai peur des morts à Paris, mais j'ai peur des vivants à Paris.

## XV

*La folle*

Le lendemain, Violette retourna voir la chanoinesse. On reparla de Bianca.

— A propos, dit la chanoinesse à Violette, j'ai eu des nouvelles d'Antonia.

— Antonia ! s'écria Violette, dites-moi bien vite où elle est.

— La pauvre enfant est folle, on m'a apporté hier une lettre qu'elle a écrite à la duchesse.

Madame de La Chanterie avait tourné la tête vers une coupe en émail cloisonné où elle jetait toutes ses lettres et toutes ses cartes de visite, jusqu'au jour où elle brûlait ce qui n'était pas digne d'être conservé.